



ACTES SUD / INSTITUT LUMIÈRE

Corinne Bacharach

MARGOT CAPELIER, REINE DU CASTING

Corinne Bacharach
MARGOT CAPELIER, REINE DU CASTING
(1910-2007)
De Jacques Prévert à Patrice Chéreau

L'histoire commence par un coup de foudre. Celui de Marguerite Leibowitch pour les textes de Jacques Prévert. Séduite par son écriture, elle rencontre le poète en 1934 et intègre le groupe Octobre. Il la recrute comme assistante, cette collaboration marquant pour celle qui deviendra Margot Capelier le début de "sa vie de cinéma". Grâce à la pertinence de son regard, à sa curiosité, à son amour pour les comédiens, elle va inventer un métier qui n'existe pas encore en France, celui de directrice de casting. Elle révélera de nombreux talents dont Michael Lonsdale, Isabelle Huppert, Irène Jacob, Juliette Binoche, Maria de Medeiros ou Lambert Wilson. Ses conseils deviennent indispensables aux plus grands réalisateurs de son époque, de Fred Zinnemann à Gérard Oury, en passant par Joseph Losey, Roman Polanski, Patrice Chéreau et tant d'autres. Margot n'était pas une star, mais elle est devenue une légende.

Corinne Bacharach a accompagné de nombreux événements culturels du côté du théâtre, du cinéma, de l'édition, des médias et des musées comme attachée de presse ou chargée de communication. Elle a été responsable de l'auditorium du musée d'art et d'histoire du Judaïsme à Paris de 2000 à 2017.

Préface de
Dominique Besnehard

Photographie de couverture : "Il faut apprendre à regarder, c'est le secret du métier", Margot Capelier.
Archives familiales © Droits réservés.

MARGOT CAPELIER,
REINE DU CASTING
(1910-2007)

Éditorial : Claire David

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-17292-3

CORINNE BACHARACH

MARGOT CAPELIER,
REINE DU CASTING
(1910-2007)

DE JACQUES PRÉVERT À PATRICE CHÉREAU

Préface de Dominique Besnehard

ACTES SUD / INSTITUT LUMIÈRE

À Marianne Merleau-Ponty.

*Se libérer des blessures de l'enfance est
une tâche dont on ne vient jamais entière-
ment à bout, même au bord de la mort.*

VIVIAN GORNICK,
La Femme à part, 2015.

Préface

Lorsque Margot Capelier est entrée dans ma vie, j'étais jeune stagiaire sur le film *Un sac de billes* de Jacques Doillon. Le producteur, Claude Berri, m'avait conseillé de la rencontrer pour m'aiguiller dans mes recherches d'enfants. Pionnière, Margot avait inventé un nouveau métier dans le cinéma français, le casting.

Quelle ne fut pas ma déception lors de ce premier contact ! Elle m'a salement engueulé, invectivé Claude Berri par procuration et fulminé que c'était honteux de prendre des incapables pour un tel projet, et qui, en plus, n'étaient même pas juifs !

Fille d'immigrés russes qui parlaient le yiddish, Marguerite Leibowitch était destinée aux étoffes. Mais elle rêvait de faire du théâtre et amusait tout le monde avec sa gouaille de titi parisien. Érigée en mascotte par Jacques Prévert au sein du groupe Octobre, un mouvement de théâtre ouvrier, elle devint sa secrétaire. Grâce à lui, elle fut embauchée comme secrétaire de production sur *Les Enfants du paradis* et se lia d'amitié avec Arletty et Pierre Brasseur. Elle est parvenue, après la guerre, à s'immiscer dans les équipes des Américains qui tournaient aux studios de Billancourt, elle qui parlait pourtant anglais comme une vache espagnole. Puis, c'est avec *La Grande Vadrouille* qu'elle a

imposé comme un poste indispensable le métier de directeur de casting aux producteurs français.

Notre première rencontre ressemble au début d'une comédie romantique où l'on sait d'avance que les protagonistes seront amoureux à la fin. Et ce fut le cas, malgré des débuts volcaniques. Appréciant mon travail de loin, elle s'est rapprochée de moi, petit à petit, comme le félin de mauvaise foi qu'elle était. Nous sommes devenus inséparables : elle a même fait courir le bruit que j'avais été son élève et qu'elle m'avait tout appris. Faux ? Pas tout à fait : elle m'a appris à aimer les acteurs plus que tout. Une grande leçon.

Dans le métier, on nous surnommait "Harold et Maud". Elle, dans mon dos, avec son merveilleux sens de la réplique, m'appelait Attila "parce qu'il rafle tout sur son passage !" Quand je suis devenu agent, elle me l'a fait payer durement. Elle ne comprenait pas que je veuille discuter gros sous avec des producteurs qu'elle n'appréciait pas en général : "Arrêtons de vendre des acteurs comme des lessives, on n'a pas le droit de faire ça, c'est fragile un acteur, c'est superbe une actrice, il faut les respecter", disait-elle.

C'était une femme incroyable, rayonnant d'une énergie dévorante, présente au théâtre tous les soirs, montant ses quatre étages à pied, chargée de sacs remplis de photos et de curriculum vitæ. Elle était unique, dotée d'une qualité, on pourrait dire d'un pouvoir extraordinaire : tel un médium, elle était capable de détecter les qualités d'un acteur, ses capacités à dépasser ce que l'on voyait de lui au premier abord. Elle savait quand un acteur était bon.

La parution de la biographie de Margot Capelier est un événement important, quinze ans après sa mort, pour ne pas l'oublier

PRÉFACE

ou pour la découvrir. Il est indispensable de se souvenir ou de faire connaître ceux qui ont compté dans le cinéma, pas seulement les acteurs, pas seulement les metteurs en scène mais aussi les personnalités qui, comme Margot, ont “fait” le cinéma. À travers sa vie, c’est une partie de l’histoire française qui se raconte.

DOMINIQUE BESNEHARD

Avant-propos

J'ai eu la chance de rencontrer Margot Capelier au milieu des années 1970. J'accomplissais alors les premiers pas de ma vie professionnelle et passais mes soirées au théâtre, lieu qui conjugait passion et premier job. J'y croisais sa silhouette qui me devint familière, celle d'une petite dame dont la taille et le regard intense me faisaient penser à Édith Piaf, en plus ronde.

Qui était Margot Capelier, au franc-parler et à la présence si attachante, au regard mi-rieur, mi-inquiet, à la gouaille percutante ? Qui, mieux qu'elle, pouvait allier un humour permanent à une autorité réelle ? Qui d'autre était reconnaissable, les yeux fermés, au timbre d'une voix enjôleuse, teintée d'un accent "parigot", championne de formules exceptionnelles qu'elle faisait traîner à chaque syllabe ? L'écouter me renvoyait aux dialogues des films français en noir et blanc de l'après-guerre...

Aux yeux de la jeune fille d'une vingtaine d'années que j'étais, elle apparaissait âgée : elle avait alors plus de soixante ans. Elle était surnommée "la reine du casting", pour exercer seule un métier qui n'existait pas avant qu'elle ne le pratique en France à la demande de réalisateurs américains venus tourner à Paris au début des années 1950. Sa curiosité et son amour pour les

comédiens la conduisaient tous les soirs à aller les applaudir sur les planches. Elle faisait partie de l'ambiance si particulière qui entoure les "générales" ou les premières. Au fil des années, je me suis attachée à sa compagnie dans les salles de spectacle. J'étais médusée par son insatiable appétence, son endurance, sa fidélité aux acteurs et aux metteurs en scène. Nous nous croisions souvent, nous nous rencontrions partout, jusqu'aux théâtres de la banlieue parisienne où les enjeux étaient parfois plus excitants que ceux des salles de la capitale, ou encore en province, décentralisation oblige. Finalement, nous vivions beaucoup ensemble ! On se faisait la bise, comme il se doit dans le métier, comme si nous appartenions à une même et grande famille. Lorsqu'elle vous adoptait, Margot vous tutoyait immédiatement et nous donnait le sentiment de la connaître depuis toujours.

Quelques années plus tôt, au sortir du bac, j'avais hésité entre poursuivre des études en philosophie ou devenir comédienne. Je fréquentais quelque temps le cours d'Andreas Voutsinas (on disait alors l'Atelier Voutsinas), où ce disciple de Lee Strasberg, ancien coach de Jane Fonda et d'Anne Bancroft, mettait au service des acteurs français les techniques new-yorkaises de l'Actors Studio. Comédiens débutants et professionnels se côtoyaient dans son cours parisien. J'y croisais Isabelle Huppert et nombre d'acteurs dont Niels Arestrup, Brigitte Fossey ou Didier Flamand. Maître à qui d'aucuns reprochaient une certaine arrogance, Voutsinas était très aimé des comédiens qu'il aidait à mieux puiser dans leurs personnalités la source de leurs interprétations. Cet apprentissage a probablement concouru à ancrer en moi le goût du théâtre et tout ce qui pouvait s'y rattacher. J'ai alors commencé à occuper une fonction invisible pour le public, celle d'attachée de presse,

métier auquel un homme exceptionnel, Alain Crombecque¹, m'a formée. J'ai exercé ce rôle dans le milieu du spectacle vivant, plus discrètement dans celui du cinéma, puis longtemps dans l'édition. Intermédiaire auprès de la presse culturelle, j'avais la charge d'accompagner une création artistique, un metteur en scène, un comédien. Plus tard, un festival, un film, un livre... Margot et moi avions ce point commun : nous étions des infiltrées dans le monde de la création, des passeuses qui, chacune à sa manière, à deux générations d'écart, amenaient à la lumière de nouveaux visages, de nouvelles voix, de nouveaux talents.

Je m'étais rapprochée d'elle lorsque je vivais auprès de Patrice Chéreau au théâtre des Amandiers de Nanterre l'une de mes plus belles aventures professionnelles. Margot éprouvait une sorte de vénération pour Patrice dont elle suivait assidûment le travail comme celui des élèves de l'École de comédiens de Nanterre.

Plus tard, pendant une courte expérience de production, je lui ai demandé conseil pour le casting de *Désordre*, premier film d'Olivier Assayas. Margot passait tous les jours au bureau. Ses propositions n'étaient pas prioritaires pour le réalisateur qui cherchait plutôt des acteurs non professionnels. Mais, pour moi, ses visites étaient rassurantes, comme celles d'une aînée de la famille qui vient vérifier si tout va bien à la maison.

J'ai aimé Margot, même si je ne savais rien d'elle. J'ignorais aussi bien sa date de naissance, qui remontait au début du xx^e siècle, que sa vie personnelle ou son parcours. Je trouvais son nom, Margot Capelier, fabuleux... Était-ce son nom de jeune fille ? Avait-elle un mari, des enfants ? J'ai toujours eu l'impression qu'elle était libérée de toute contrainte familiale, de toute histoire intime.

Lorsque j'ai appris sa mort, le 11 février 2007, j'ai été bouleversée. Je savais que je perdais une personne unique, une figure constitutive de ma vie professionnelle mais aussi – ô combien ! – de la vie du cinéma et du théâtre français. J'ai ressenti un immense regret : j'aurais dû prendre le temps de faire raconter ses souvenirs à Margot. C'est pourquoi je tente aujourd'hui de consoler ce remords en partant sur ses traces.

Pour entreprendre de faire revivre Margot Capelier, il a fallu inventer une méthode de travail. Il n'existe aucune archive organisée, ni du côté de sa famille, ni du côté des institutions. J'ai d'abord rencontré son neveu, Jacques Leibowitch, grand scientifique qui a mis ses compétences au service de la recherche contre le sida. Il adorait sa tante qui le lui rendait bien. Il m'a raconté beaucoup, tant sur Margot que sur son propre père, Raymond Leibowitch, le petit frère adoré de Margot. Il m'a orientée vers Claude Capelier, le fils de Margot, dont j'ignorais l'existence. Claude a nourri ma curiosité à découvrir une Margot "privée", une épouse, une mère, une grand-mère. À la lumière du récit de l'histoire de son père et du couple qu'il formait avec Margot, j'ai pu esquisser le portrait d'Auguste Capelier, son mari. Claude m'a confié quelques précieuses notes personnelles de sa mère ainsi que des photos de famille.

Sur ses conseils, j'ai découvert l'entretien que Margot avait accordé à mon amie Marianne Merleau-Ponty en octobre 1990 pour *L'Autre Journal*. Comment avais-je pu rater à l'époque cet article, moi, si proche de Marianne et de ce journal que j'avais lancé ? Quoi qu'il en soit, cette interview formidable a constitué le socle de mon travail, complété par un entretien réalisé la même année par Cécile Hamsy pour l'émission de France

Culture, *Mémoires du siècle*. Une heure de pur bonheur, à réécouter la voix merveilleuse de Margot, sa malice et moult anecdotes de son parcours.

À partir de ces éléments, j'ai reconstitué sa filmographie, établi la liste des réalisateurs et acteurs avec qui elle avait travaillé, trouvé les contacts de ceux qui sont toujours en vie et repéré les personnalités qui l'auraient connue dans le monde du théâtre. J'ai alors multiplié les entretiens : assistants réalisateurs, réalisateurs, comédiens, agents de comédiens, assistants personnels, amis de la famille. Certains ont disparu avant notre rendez-vous, d'autres sont partis depuis notre rencontre. J'ai écouté également l'autre neveu de Margot, Pierre Leibowitch, qui m'a confié un document précieux, l'arbre généalogique de la famille Leibowitch. Enfin, j'ai rencontré Garance Capelier, l'une de ses petites-filles.

La vie de Margot étant intimement liée à celle de Jacques Prévert, j'ai exploré l'histoire du groupe Octobre et me suis plongée dans les biographies du poète et scénariste (dont celle d'Yves Courrière qui m'a été essentielle), j'ai rencontré Carole Aurouet, historienne et biographe de Prévert, ainsi qu'Eugénie Bachelot-Prévert, sa petite-fille.

Je reste frappée par le respect, l'admiration voire l'attachement que suscitait Margot. Chaque témoin a apporté sa contribution au puzzle que j'ai reconstitué pour esquisser l'histoire de sa vie, les étapes de sa carrière et pour tenter de faire son portrait. Il n'est pas lisse : "Une femme en colère dans un cœur d'artichaut", belle formule de Mireille Perrier prononcée lors de ses obsèques.

J'ai découvert une femme moderne et passionnée, engagée dans ses rencontres professionnelles, pionnière dans un univers

masculin, un personnage quasi romanesque dont la vie publique s'est confondue avec sa vie privée. J'ai admiré son courage, ses pudeurs, j'ai adoré son humour, son ironie, ses enthousiasmes, ses fidélités, sa générosité, je lui ai pardonné son mauvais caractère, sa modestie quelquefois sincère, d'autres fois feinte.

Margot n'était pas une star, mais elle est devenue une légende. Avec elle, en traversant presque un siècle, nous revisitons une certaine histoire du cinéma et du théâtre dont son nom est injustement absent, comme fréquemment ceux des figures de l'ombre. "Elle était indispensable", m'a confié l'acteur Michael Lonsdale.

Prologue

TOUT LE MONDE L'APPELAIT MARGOT

Lundi 19 février 2007, quatorze heures. Le cimetière du Père-Lachaise baigne dans une belle lumière d'hiver. Lentement, chacun prend place sur le perron du crématorium. Certains observent. Peut-être va-t-on reconnaître un visage ou une silhouette. Une main s'agite au loin. Un signe de tête timide ici, un autre plus assuré là-bas. Les visages ont vieilli, d'autres sont restés inchangés.

Margot Capelier, née Marguerite Leibowitch, vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Tout le monde l'appelait Margot. Vieux, moins vieux, jeunes, enfants ont perdu une amie, une mère, une grand-mère, une tante, une confidente, une protectrice, un guide, un repère, un regard. "La reine du casting" a tiré sa révérence. Pour lui rendre un dernier hommage aujourd'hui, beaucoup portent une écharpe rose, rouge ou blanche, accessoire qu'elle portait été comme hiver, simplement posée sur une veste ou nouée autour du cou. Le noir n'est pas de rigueur.

Celle qui venait applaudir les acteurs tous les soirs avait quitté les salles de théâtre une dizaine d'années auparavant. Son dernier casting officiel remonte à 1998, l'année de ses quatre-vingt-huit ans. Ses proches sont là, émus et souriants, comme elle aurait

aimé. Les enterrements mettaient toujours Margot de mauvaise humeur. Ce qui l'insupportait au-delà de tout, c'était la manière dont les gens osaient se mettre en valeur sur le dos des défunts. Elle trouvait généralement, avec son humour légendaire, qu'aux enterrements, "le spectacle était mauvais et très mal mis en scène".

Toute la famille de Margot est réunie : ses neveux, petits-neveux et petites-nièces du côté Leibowitch, son fils et ses petits-enfants du côté Capelier. On reconnaît des comédiens, des réalisateurs, des producteurs, quelques agents et directeurs de casting, ses anciens assistants, ses amis... La foule est assez nombreuse, on s'embrasse beaucoup. Les enterrements sont souvent l'occasion de se retrouver après plusieurs années et d'oublier les petites rancunes... Mais beaucoup manquent à l'appel. Cela n'aurait pas étonné Margot qui avait confié à une amie : "Quand j'étais connue, tout le monde voulait me voir. Mais quand j'ai commencé à vieillir, il n'y avait plus personne." Lucidité désarmante...

"Margot aimait les fleurs et les hommages", stipule le faire-part paru dans *Le Monde*. Des fleurs, il y en a beaucoup. Il y avait toujours un bouquet sur la table de la pièce principale de son appartement. Elle avait une préférence pour les freesias. Souvent, c'était un bouquet qu'elle avait reçu en remerciement pour un conseil, une attention ; lorsque ce n'était pas du champagne rosé, qu'elle appréciait particulièrement.

Il était impératif pour son fils Claude que l'enterrement de sa mère ne ressemble à rien de formel. Pour ce faire, et pour que les discours ne s'éternisent pas, il a pris soin de convier seulement quelques-uns à parler. Lui-même a improvisé une belle évocation de sa mère "à la Margot", avec humour, mine de rien.

PROLOGUE

Des hommages affectueux se sont succédé. Flore, l'aînée de ses petits-enfants, a évoqué sa grand-mère dans un texte tendre et bouleversant dont j'ai retenu cette belle image : "Elle faisait de chaque instant de sa vie un spectacle."

MARGUERITE LEIBOWITCH

1910-1946

LES PREMIÈRES NAISSANCES DE MARGUERITE

“Mon vrai nom, c’est Marguerite Leibowitch.”

MARGOT CAPELIER

Officiellement, Marguerite Leibowitch est née le 30 octobre 1910 à Paris. Si, durant sa longue vie, elle a aimé qu’on lui fête son anniversaire, cette naissance n’est pas celle qu’elle préfère. Elle en vivra deux autres, ce qui n’est pas donné à tout le monde. Elle n’a pas aimé cette période qu’on appelle l’enfance, pendant laquelle elle dit n’avoir reçu de véritable amour que de sa grand-mère maternelle. Celle-ci la surnommait affectueusement “sa petite Guiguite”. Lorsque Macha Medviadowski quitte ce monde, sa petite-fille, alors âgée de douze ans, comprend combien Grand-mère l’avait jusque-là protégée. Premier chagrin. Marguerite occupe la mauvaise place de la fratrie, celle du milieu, entre sa sœur Jeanette, née le 18 mars 1909, et son frère Raymond, le garçon tant espéré, le nouveau mâle de la famille, venu au monde le 1^{er} mars 1913. Margot souffre. Tout le monde répète que sa sœur, blonde aux yeux bleus, est merveilleuse, que son frère est sublime. Mais... “On a toujours oublié de me dire que j’étais, moi aussi, quelque chose.” Elle trimbalera toute sa

vie une insécurité diffuse. Elle ne sera jamais convaincue d'être devenue "quelque chose".

Arrivés d'Odessa au début des années 1900, ses grands-parents avaient choisi la France, premier pays européen ayant émancipé les Juifs pendant la Révolution française, pour fuir l'antisémitisme et les pogroms dont ils étaient victimes. Pensaient-ils pouvoir réaliser à Paris le rêve du dicton yiddish "Heureux comme Dieu en France" ?

Ses parents, Taïla Medviadowski et Michel Leibowitch, tous deux nés en 1877, ne se connaissaient pas avant d'arriver à Paris. Ils sont présentés par Ernestine, l'une des sœurs de Michel. Elle est cousette, comme Taïla, dans un atelier proche du Carreau du Temple qui honore beaucoup de commandes pour de prestigieuses maisons de la haute couture parisienne telles Lanvin, Worth ou Patou. "Des noms qui avaient le goût de fleur dans la bouche de ma mère", s'est souvenue Margot.

Sa future mère ne résiste pas longtemps au charme de Michel. Il porte beau avec ses yeux bleus et sa moustache relevée en croc, soucieux de la mode du moment. Taïla est minuscule, comme le sera Margot, pas particulièrement belle, mais "une rouquine pleine de charme". La romance des jeunes gens se transforme progressivement en une histoire sérieuse. Après un bref retour à Ekaterinoslav, ville d'Ukraine qui deviendra Dniepr, où elle avait conservé un atelier auquel elle aimait apporter un peu de chic parisien, Taïla décide de tout quitter pour devenir l'épouse de Michel Leibowitch : elle vend l'atelier qu'elle appelle sa "maison de couture", embrasse sa mère, Macha, qu'elle fera venir plus tard à Paris, et fait ses adieux à sa sœur, qui restera en Ukraine. L'union de Michel et Taïla, scellée le 15 décembre

1904, répond-elle à la nécessité de retrouver des racines communes dans cette vie d'exil ? Les jeunes gens sont-ils amoureux ? Les deux questions se posent. Margot dira : "Je n'ai toujours pas compris comment deux personnages aussi différents l'un de l'autre avaient pu lier leurs vies, mais c'était comme ça."



Marguerite doit partager le lit de sa sœur dans un tout petit appartement situé au numéro 10 de la rue des Fontaines-du-Temple où l'on s'éclaire encore au gaz. Difficile de vivre à six dans ce modeste logement dans lequel règne un joyeux foutoir. Les parents, les enfants et grand-mère cohabitent dans un trois-pièces : la chambre des parents dans laquelle est installé un lit en fer-blanc pour le benjamin, Raymond, la seconde chambre où dorment Margot, Jeanette, l'aînée, et Grand-mère et enfin, la salle à manger de style Henri II qui sert occasionnellement de couchage pour la bonne. La cuisine, où tout le monde se lave sur l'évier de grès, tient lieu de salle de bains. Dans l'Est parisien, où la plupart des Juifs d'Europe orientale et centrale fraîchement débarqués ont élu domicile au milieu des années 1910, les logements sont petits et les familles nombreuses. "Dans le 3^e arrondissement, à la limite du Marais, en regardant à gauche, on respirait juif, en tournant la tête à droite, on était chez les goys", décrit Margot.

Les parents restent mutiques sur leur passé. Margot s'est beaucoup interrogée sur leur silence. Est-ce pour ne pas se souvenir des drames et des peurs qu'ils ont vécus ? Veulent-ils se protéger de la nostalgie qu'ils éprouvent pour Odessa, ce port de la mer